

Agonizing Summer

MARINA COX est née le 21 mai 1960 à Cefalù en Sicile, d'un père limbourgeois et d'une mère parisienne qui s'étaient mariés dans le Canton de Vaud en Suisse. Elle est malgré tout de nationalité belge et vit à Bruxelles. Elle a d'abord cru qu'elle élèverait des chevaux en Camargue, puis qu'elle serait peintre, après quoi elle a hésité entre faire une carrière de journaliste, de généticienne ou d'historienne, finalement elle a étudié la photographie. Elle est donc photographe.

Elle dit « *c'est vraiment à patauger dans le réel et le concret que je me reconnais le mieux* », et regarde se faire et se défaire l'Europe de l'Atlantique à l'Oural et du Spitzberg à l'Andalousie, avec des mouvements d'ironie, d'amour et des appareils photographiques. Avec son complice Xavier Deutsch, elle a arpenté la Belgique, traquant ses paradoxes, le fruit de leurs errances se retrouvant d'abord dans les pages de La Libre Belgique, puis dans le livre *La Belgique se raconte des histoires*.

Elle a régulièrement publié dans la revue *Vu d'ici* et aurait étendu ses collaborations avec la presse si l'image y était mieux considérée. Elle se range aujourd'hui plus volontiers dans ce qu'on appelle le documentaire photographique parce que c'est un genre aux limites extrêmement floues, ce qui l'arrange bien. Elle dit s'y être engouffrée avec toute sa subjectivité et des objectifs avoués.

Elle dit toujours que sa démarche a définitivement basculé dans ce que les Américains appellent *concerned photography*, le 21 octobre 1993 en passant la frontière de ce que désormais on appellerait l'ex-Yougoslavie. Récemment elle est allée au Népal, au Cambodge, à Auschwitz, elle a perdu son père et quelques amis.

Elle assure la direction d'un centre d'expression et de créativité à Bruxelles, elle a enseigné épisodiquement à la Cambre, elle ne va plus au Maroc, n'a pas peur dans le métro, et ne craint plus les voyages en avion...

La fascination que le Sud des États-Unis exerce sur Marina Cox remonte au premier voyage qu'elle y entreprit, en 1991. Comme un parcours initiatique à travers la Louisiane et le Mississippi avec, déjà, du coton et de la mousse espagnole, du blues et des fais-dodo, des demeures patriciennes et des cabanes misérables. Elle en ramena quelques-unes des photographies – alors en noir et blanc – qui forgèrent sa réputation. Vingt et vingt-cinq ans plus tard, elle y est retournée, s'immergeant à nouveau dans cet univers qui s'est avéré tout autant familier qu'apparemment immuable et intemporel. Tournant résolument le dos aux soi-disant « incontournables », délaissant les grands axes pour musarder au gré des routes secondaires et des chemins de traverse, la photographe a privilégié l'anodin, le trivial, ce qui touche de plus près à la culture vernaculaire. Pas de Graceland ni de Beale Street à Memphis, pas plus de *steamers* descendant paresseusement la rivière que de balcons en fer forgé dans le Vieux Carré de la Nouvelle-Orléans...

À leur place, des cimetières perdus, des rues vides, des boutiques poussiéreuses. Et, toujours et partout, des croix dressées aux lisières des bois, des bannières étoilées sous toutes leurs formes. Omniprésence du patriotique et du religieux, fallacieux ciment d'une société parfois inconsciente de sa dérive. Le rêve américain n'est plus qu'un rêve, auquel plus personne ou presque ne semble croire. L'heure est plutôt au *carpe diem*, à la débrouille. Voilà pour l'essentiel de la réalité. Mais il y a aussi ce que chacun espère trouver ou retrouver dans cette région à l'histoire et aux histoires si riches, si dramatiques, si chargées de mystères et de paradoxes.

Nourrie de cette littérature, de cette musique, de ce cinéma, de cette photographie originaires du Deep South, Marina Cox ne peut échapper – et c'est tant mieux ! – à ces références plus ou moins inconscientes, à ce qu'elle sait et connaît avant même de le voir et de le montrer. Ce monde ne s'aborde pas innocemment, il ne s'agit en aucun cas d'une *terra incognita*. Ses photographies se lisent dès lors comme des pages de Faulkner ou de James Lee Burke, s'écoulent comme des blues de Jessie Mae Hemphill ou de R.L. Burnside, se regardent comme celles de Walker Evans ou de William Eggleston. Ces images nous rappellent que la vérité (?) des choses se niche souvent dans les détails dont on ne perçoit pas l'importance au premier coup d'œil.

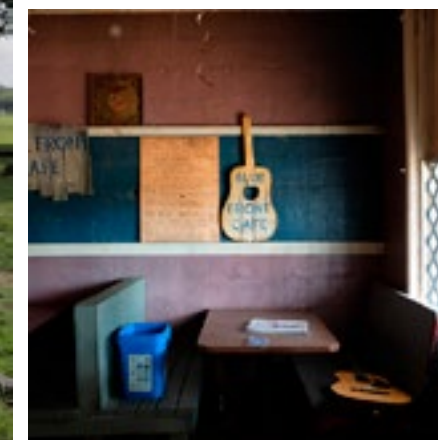
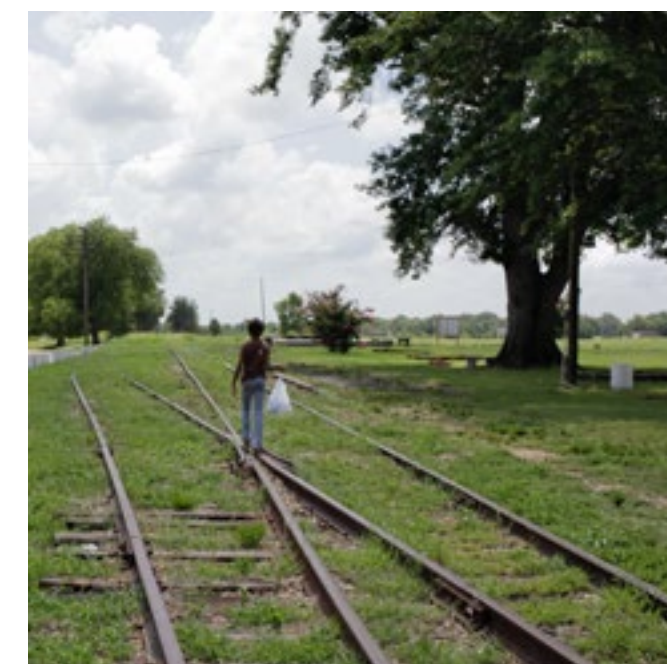
Marina Cox a sans doute compris l'essence même des multiples aspects de ce Sud traversé de contradictions, pliant sous le joug des injustices ou la fureur des éléments* mais ne se soumettant jamais à la fatalité et renaissant à chaque fois qu'on le prétend moribond. Même écaillées, passées, délavées, les couleurs restent éclatantes sous un ciel annonçant une tempête qui ne surprend personne ; et lorsque le ciel vire au bleu, d'invisibles mains y dessinent des nuages pour lui donner du relief. À Tutwiler, une petite fille se promène sur une voie ferrée où ne passe plus aucun train. Dans le juke joint de Red, à Clarksdale, les accords de guitare de Robert Belfour sont éternellement suspendus dans la moiteur de l'air. Le Sud est décrépît, déliquescence, mais sa beauté rappelle celle du magnolia qui, même fané, ne perd rien de son attrait.

Alain D'Hooghe

*Qui n'a pas traversé les orages estivaux du Mississippi ne peut entendre l'expression « pluies diluviennes » !

MAISON BOURBON

DU MARDI AU SAMEDI 14H > 19H
DIMANCHE 14H > 18H
79 RUE BOURBON, 33000 BORDEAUX



MARINA COX

Agonizing summer